

L'inscription phénicienne de Paraiba (Brésil) / A. Van Den Branden. —
Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques et
arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de
recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 4, n° 2 (1968), pp.
55-73.

I. Inscriptions phéniciennes — Paraiba (Brésil).

PER L1183 / FT33727P

L'INSCRIPTION PHÉNICIENNE DE PARAIBA (Brésil)

PAR

A. VAN DEN BRANDEN

I. INTRODUCTION.

Dans la revue américaine *Life* du 10 juin 1968, M. Douglas Matthews a publié un reportage sur la fameuse inscription phénicienne de Paraibo. Y figurent la reproduction du texte et la traduction du Dr Gordon, l'orientaliste américain bien connu. D'ailleurs, l'auteur présente son reportage comme étant le résultat d'une interview avec ce savant américain. Il est probable que le Dr Gordon ait publié lui-même une étude scientifique de ce texte, mais nous n'en avons pas connaissance.

Comme Matthews le signale, la pierre sur laquelle était gravée cette inscription fut trouvée en 1872 à Pouso Alto dans l'État de Paraibo, au Brésil, par des esclaves qui défrichèrent la terre d'un certain Alves da Costa. Le fils de ce dernier en fit soigneusement une copie. Cette copie, envoyée à la cour de l'empereur Pedro II d'abord, parvint à la Société Historique de Rio de Janeiro d'où elle échoua dans le Musée National de cette ville.

La pierre, malgré tous les efforts du directeur du Musée, M. L. Netto, ne fut jamais retrouvée et déjà en 1874, on ne trouvait plus aucune trace de M. Alves da Costa lui-même.

M. Netto en fit une première traduction en français et la fit parvenir avec une copie du texte, à un jeune journaliste américain, un certain W. Eames, qui, lui, en fit une traduction en langue anglaise. Mais cette inscription ne semble pas avoir suscité l'intérêt qu'elle méritait, et cela probablement à cause des mauvaises traductions qui en furent publiées dans quelques revues. Quoiqu'il en soit, Eames relégua le texte, la traduction de Netto et la sienne dans un petit album vert, et c'est ce petit

album que le Dr J. Piccus de l'Université de Massachusets acquit dans une vente au mois de novembre 1967 à Providence. Le Dr Piccus eut la bonne idée de mettre la copie de cette inscription à la disposition du Dr Gordon qui en remarqua immédiatement l'importance et le grand intérêt historique.

II. AUTHENTICITÉ ET DATE.

Le Dr Gordon admet l'authenticité de cette inscription et cela à cause du fait que ce texte est pratiquement parfait, c'est-à-dire qu'on peut le traduire assez facilement sans faire violence aux mots ou à la grammaire. Il est peu probable qu'un faussaire ait pu composer un texte pareil. Nous sommes également de cet avis. Nous avons eu en mains ici à Beyrouth assez de faux textes pour nous ranger sans réserve à l'avis du Dr Gordon. Mais alors que le savant américain pense qu'il s'agit d'un texte phénicien rédigé en dialecte sidonien (mais il se peut que le reporter ait trahi la pensée du Dr Gordon), nous sommes d'avis que nous avons affaire à un texte écrit en un dialecte spécial dans lequel on décèle une très forte influence hébraïque. Et cela nous semble être une preuve de plus de l'authenticité de notre inscription, car nous sommes d'avis que le contenu historique explique d'une façon toute naturelle l'emploi de ce dialecte.

Le Dr Gordon date cette inscription du 6^e siècle avant notre ère. Pour établir cette date, il s'est basé sur la structure grammaticale et la paléographie de l'inscription.

Mais ici nous ne partageons plus l'opinion du savant orientaliste. Il nous semble qu'il est assez difficile d'établir une chronologie en s'appuyant sur la structure grammaticale d'un texte qu'on considère comme étant écrit en phénicien sidonien alors qu'en réalité il ne l'est pas. Une des caractéristiques grammaticales de cette inscription est bien l'usage fréquent du *w* consécutif à l'imparfait, mais il est difficile d'attribuer cet usage à un siècle déterminé. Nous sommes d'avis que l'ensemble de la structure grammaticale de notre texte peut être avantageusement comparé à celui de l'inscription moabite de Meša, inscription qui date du début du 9^e siècle avant notre ère.

L'argument paléographique aussi doit être manipulé avec beaucoup de prudence. En effet, on est ici en présence d'une copie et non du texte

original. Certes, on dit que la copie a été faite avec beaucoup d'application. Cela est possible, mais il ne faut pas oublier que nous n'avons pas ici la copie originale faite par le fils de Da Costa, mais une copie faite sur cette copie par M. Netto qui, étant sémitisant, a pu en recopiant le texte, y mettre du sien. Pour être convaincu que dans le cas qui nous occupe ici, un certain scepticisme quant à l'exactitude de l'aspect paléographique de notre inscription est bien permis, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les copies des textes de Larnax qui figurent sur la planche XI de l'Atlas du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, I, tome I, faites par R. Prococke, et les comparer paléographiquement aux textes tracés sur les pierres de ce même lieu et de cette même époque. A les prendre tels quels, on situera les premiers textes des siècles après les derniers. Et caractéristiques sont aussi les deux copies de l'inscription sur le médaillon de Carthage, l'une faite par H. Donner - W. Röllig, *Kanaanäische und Aramäische Inschriften*, Wiesbaden, 1964, vol. III, pl. III, n° 73 (l'indication 79 est à corriger) et celle faite par D. Harden, *The Phoenicians*, London, 1962, p. 120. Ces auteurs sont des sémitisants et spécialistes. Mais un paléographe attribuera sans beaucoup d'hésitation le texte de Harden au 8^e siècle avant notre ère, tandis qu'il classera le texte de Donner-Röllig au 6^e siècle.

Il est donc possible qu'on soit en présence d'une copie qui a subi trop d'altérations pour pouvoir s'en servir pour établir une date précise. Cependant, la comparaison paléographique entre les plus anciens textes sidoniens qu'on possède actuellement et qui datent de la fin du 6^e siècle-début 5^e siècle avant notre ère (Tabnit et Ešmoun'azar) et notre texte suggère bien, malgré toutes les réserves, que ce dernier doit être beaucoup plus ancien que les premiers. Sur les 21 lettres différentes qui figurent dans notre inscription, il n'y en a que cinq, à savoir les *k*, *q*, *l*, *s* et *t*, qui présentent une forme couramment employée à la fin du 6^e siècle. Mais toutes les autres formes se rencontrent aussi dans des inscriptions qu'on date d'entre le 10^e-9^e siècle avant J.-C. Quand on songe que le texte original a été tracé par un marin qui a dû avoir l'habitude d'écrire sa « comptabilité » sur du papyrus ou sur une autre matière légère, et donc d'une façon plus cursive, plus évoluée que ne le ferait un graveur sur pierre attitré pour les textes officiels, alors il est plus que probable qu'on a affaire à un très ancien texte. A propos

de la stèle de Moab, Renan écrit: « En voyant, vers 880 avant J.-C. un usage si développé de l'écriture chez l'une des peuplades sémitiques qui paraissent avoir eu la destinée la plus obscure, on se convainc que l'usage de l'écriture alphabétique était déjà fort ancien au X^e siècle chez les peuplades de la Syrie méridionale; que même ces peuples avaient déjà des littératures, des annales, de longs textes écrits, ainsi que le supposaient du reste, certains passages des vieilles histoires d'Israël » (cité dans D. Sidersky, *La Stèle de Moab*, Paris, 1920, p. 6).

Que notre texte soit très ancien, cela semble bien être confirmé par le contenu linguistique et historique.

III. LA LANGUE.

Les auteurs de notre inscription disent qu'ils sont des Canaanéens de Sidon, la ville du roi (v. 1) et ce roi s'appelle Hiram, roi puissant (v. 3). C'est donc bien clair, nous avons affaire à des Phéniciens, des Sidoniens.

Mais cette affirmation pose un problème. C'est que ces Phéniciens n'ont pas écrit leur texte en la langue phénicienne telle qu'on la connaît jusqu'à présent, quoiqu'ils se servent bien de l'alphabet phénicien, mais ils ont tracé leur écrit en un dialecte qui a beaucoup de traits en commun avec l'hébreu et le moabite.

Comment expliquer cela? L'emploi du mot *qrt*, « ville » (v. 1) atteste bien que la ville de Sidon était le lieu de leur domicile. Mais cela ne signifie pas nécessairement que Sidon était leur ville natale. Encore actuellement il y a beaucoup de Libanais qui se sont fixés dans un des grands centres du Liban (Beyrouth, Tripoli, Saïda), mais qui, néanmoins, ont conservé leur « village » natal et leur dialecte régional, en ce sens que c'est dans ce village qu'ils iront voter, passer une partie de l'été et se faire enterrer à leur mort. Il nous semble qu'il faut chercher la solution de notre problème dans cette direction.

Nos Phéniciens ont dû être originaires du sud de la Phénicie, d'une de ces régions frontalières où l'on a dû parler un dialecte phénicien spécial, fortement influencé par l'hébreu, la langue des voisins. Un cas semblable donc à ce qu'on trouve actuellement en Hollande où les gens qui habitent la frontière orientale du pays parlent un dialecte hollandais fortement influencé par l'allemand, la langue des voisins.

D'ailleurs, on sait que la frontière méridionale de la Phénicie n'a jamais été très stable. La Bible (I, Rois 9, 11) nous dit que Salomon avait donné (vendu?) à Hiram vingt villes situées dans le nord de la Galilée, dans la région de Kabul, donc sur la frontière phénicienne. Plus tard aussi, au début du cinquième siècle, le roi 'Ešmoun'azar de Sidon avait ajouté « aux frontières » de son pays les villes de Dôr et Jaffa que le roi perse lui avait cédées (cf. *CIS*, 3).

La grande ville a été, dans tous les temps et dans tous les pays, une fascination pour les villageois. Nos Phéniciens ont dû aller s'installer dans la grande ville extrêmement prospère, capitale du royaume, Sidon, et ils ont dû s'engager dans le commerce maritime; ils sont devenus des marins sidoniens.

D'ailleurs cette pratique nous est connue par une autre source. La Bible l'avait déjà signalée. En effet, dans Jug. 5, 17 est dit que des membres de la tribu de Dan dont les frontières n'étaient pas très éloignées de Tyr, servaient comme marins sur les bateaux phéniciens. Or cela se passait déjà dans la seconde moitié du 12^e siècle avant notre ère.

Nous avons affaire ici à un dialecte phénicien tout à fait spécial dont la structure grammaticale et morphologique se rapproche davantage de l'hébreu et du moabite que du phénicien sidonien proprement dit. Et cela est très clair pour les verbes.

Au parfait, la désinence de la 1^{re} p. sing. est *ty* : *hblty* (v. 8); la préformante du causatif est *h* et non *y* comme il est le cas en phénicien : *hšlk* (v. 2). Le verbe « être » est rendu par le verbe *hyh*, alors que le phénicien se sert régulièrement du verbe *kwn*. Les formes de l'imparfait ne diffèrent pas graphiquement de celles du phénicien, mais presque toutes ces formes sont précédées du *w* consécutif, tournure qu'on n'a pas encore rencontrée en phénicien quoiqu'on possède quelques formes avec *w* consécutif au parfait; cf. notre *Grammaire phénicienne*, Beyrouth, 1968, p. 108, n^o 294, 4.

Des mots comme *'br* (v. 3 et 7); *yhđw* (v. 5); *štm šnm* (v. 5) et la négation *l'* (v. 6) se conçoivent mieux dans un contexte hébreu ou moabite que dans un contexte phénicien.

Comme dialectales on pourrait peut-être signaler les formes des suffixes aux verbes et aux noms. Le suff. de la 3^e p. sing. fém. est ' , en hébreu

normalement *h*. Le suff. de la 1^{re} p. pl. est *n'*, en hébreu *nw*. Si pour *n'* on pourrait songer à une influence araméenne, cela nous semble exclu pour le suff. de la 3^e p. sing. fém. '. Dialectal nous semble être aussi le pronom indépendant de la 1^{re} p. pl. *nḥn'*, alors que le pronom indépendant de la 1^{re} p. sing. *'nky* se rencontre aussi en hébreu, en moabite et dans quelques textes phéniciens provenant de l'Égypte. Cf. *Gramm.*, p. 47, n° 143.

A cela il faut ajouter la curieuse structure des nombres. Ainsi v. 3: *bšnt tš't w'srt*, « en l'an dix-neuf », où le nombre est mis au féminin, donc en accord avec *šnt*, « année », ne correspond pas à la grammaire sémitique en général, mais cette manière de dater presque identique à notre formule se rencontre sur un ostracon provenant de Samarie: *bšt htš't / h'srt*, cf. M. Weippert, « Archäologischer Jahresbericht », dans *ZDPV*, 80 (1964), p. 183. Voir aussi les versets 4, 6 et 7 où l'on trouve des tournures connues il est vrai, mais extrêmement rares en hébreu et inconnues en phénicien.

Au phénicien normal correspond le changement de *h* terminaison du féminin en hébreu, en *t* pour les noms féminins et les adjectifs. Voir les versets 2 (*rhqt*) et 3 (*šnt*). Il y a aussi le pronom démonstratif sing. fém. *z* qui en hébreu est *z't*. Le pronom relatif aussi présente la forme phénicienne *'š* alors que l'hébreu se sert de *'šr*. Du point de vue philologique on constate que le *š* protosémitique est rendu aussi bien par *š* que par *s* comme il est le cas en phénicien; cf. *Gramm.*, p. 7, n° 25.

La conclusion s'impose donc: ces marins phéniciens parlèrent un dialecte propre qui suggère qu'ils ont dû être originaires de la partie méridionale de la Phénicie. Et parce qu'ils se disent être des Sidoniens, ils ont dû s'installer dans la ville de Sidon qui était devenue le lieu habituel de leur habitat.

IV. CONTENU HISTORIQUE.

L'expédition est partie d'Éçyôn-Geber. C'est le fameux port qui se trouvait sur la rive septentrionale du Golfe d'Aqaba. Vers le cinquième siècle ce port portera le nom d'Elath. On sait que le roi Salomon avait fait aménager ce port, par les Phéniciens, pour sa nouvelle flotte après avoir conquis le pays sur les Édomites. C'est de là que partirent les fameuses expéditions commerciales pour Ophir où elles allaient chercher de l'or et d'autres produits exotiques et qui étaient équipées de Juifs et de Phéniciens,

ces derniers comme maîtres qui devaient apprendre aux Juifs l'art de la navigation et peut-être aussi celui du commerce.

Combien longtemps cette alliance s'est-elle maintenue? On sait par la Bible (I Rois, 22, 49) que le roi Josaphat de Juda (871-846) construisit également une flotte pour aller chercher de l'or à Ophir, mais son expédition n'avait pas réussi, ses vaisseaux ayant été détruits par une tempête dans les environs du port d'Éçyôn-Geber même. Une proposition d'Ochozias (853-852), fils d'Achaz, roi d'Israël, de tenter ensemble une nouvelle expédition fut refusée par Josaphat (I Rois, 22, 50). Donc il n'y a plus question de Phéniciens. Sous le roi Joram (848-841), les Juifs perdirent Éçyôn-Geber, mais le roi Ozias (781-740) le reconquit sur les Édomites (II Rois, 8, 20-21). C'est sous le règne d'Achaz (737-716) qu'ils semblent l'avoir perdu pour de bon comme cela est suggéré par II Rois, 16, 6: où on lit: « Les Édomites y entrèrent et ils y sont restés jusqu'à ce jour », c'est-à-dire le milieu du 6^e siècle.

D'ailleurs, ce 6^e siècle a été un siècle très agité pour les Juifs comme aussi pour les Phéniciens. C'est le siècle de la conquête de Nabuchodonozor, de l'Exil et de la destruction du temple de Jérusalem. La misère du pays se montre dans les oracles du Second Isaïe, 40-55. Tyr et Sidon sont aussi aux mains du conquérant babylonien. Durant ce 6^e siècle les deux pays se trouvaient dans un tel état que le commerce maritime a dû être réduit au minimum. Les fouilles attestent qu'à ce moment de nombreux comptoirs grecs s'étaient établis sur la côte palestinienne et phénicienne, ces Grecs, les pires concurrents d'antan! Ces mêmes fouilles ont également prouvé qu'au 6^e siècle l'invasion babylonienne avait à peu près tout détruit en Palestine. Les déportations avaient été massives et il ne restait dans le pays qu'une population fort clairsemée. Comme le dit W.F. Albright, *L'archéologie de la Palestine*, Paris, 1955, p. 154: « On ne connaît pas un seul cas où une ville de Judée proprement dite ait été occupée sans interruption pendant toute la période de l'Exil. » Le royaume de Tyr et Sidon a dû se trouver à peu près dans le même état et ce n'est peut-être pas seulement dû au hasard qu'on connaisse si peu de l'histoire de cette période.

Il nous semble qu'il y a encore un autre indice en faveur de notre hypothèse. Ces voyages sur la Mer Rouge avaient principalement pour but

d'aller chercher « de l'or » et d'autres produits. Par « or » il faut sans doute comprendre une espèce d'encens (cf. G. Ryckmans, dans *Revue Bibl.*, 58 (1951), pp. 372-376 et *JÉOL*, XIV (1955-56), p. 81). Or on ne voit pas très bien que ces voyages si dangereux furent encore jugés nécessaires au sixième siècle, alors qu'à ce moment les Arabes eux-mêmes acheminèrent par les routes caravanières ces produits jusqu'à Ailat et la Méditerranée. Voir J. Ryckmans, « Zuidarabische Kolonizatie », dans *Jaarbericht*, n° 15, *Ex Oriente Lux*, 1957-1958, pp. 239 ss.

Vu donc toutes ces circonstances, il est bien exclu qu'à ce moment on aurait pu constituer une expédition phénicienne ou judéo-phénicienne pour entreprendre un long voyage commercial à partir d'Égypte-Geber.

Le voyage dont il est question dans notre texte a dû avoir lieu bien avant le sixième siècle. Or la mention du grand roi Hiram, le départ d'Égypte-Geber, la présence de Phéniciens qui parlent un dialecte si proche de l'hébreu, tout cela semble bien indiquer qu'il faut songer à ce grand roi Hiram, maître de Tyr et de Sidon, et à son ami Salomon, qui, tous les deux ensemble équipèrent, d'après I Rois, 9, 26-28, des flottes à équipages mixtes phénico-juifs et qui partirent d'Égypte-Geber, port juif. On comprend aussi fort bien que quand Salomon demande des marins au roi Hiram pour guider sa flotte, celui-ci lui envoie des matelots sachant parler l'hébreu.

Ces Phéniciens initièrent les Juifs dans l'art de la navigation. On ne sait pas très bien comment ils se sont acquittés de cette tâche. Mais par le fait même que le bateau qui a échoué sur le littoral brésilien était exclusivement équipé de Phéniciens, on peut supposer que les Phéniciens se mirent à la tête de la flottille dans leur propre bateau et que les autres navires suivirent ce pilote.

Le texte nous apprend aussi que le bateau avait un équipage de 12 marins et de 3 femmes. Toute l'expédition, composée de dix bateaux, a donc dû comprendre environ 150 personnes.

V. BUT DE L'EXPÉDITION.

Ici se pose une question importante: quel était le but de l'expédition? Le texte lui-même dit qu'il s'agissait d'une expédition commerciale. Selon I Rois, 9, 28, on allait chercher l'or à Ophir. La localisation d'Ophir est

très discutée, mais, comme le professeur G. Ryckmans (*Jaarbericht*, n° 14 (1955-56), *Ex Oriente Lux*, p. 78) le suggère, le nom Ophir a pu être employé pour indiquer d'une façon générale des différentes régions le long de la côte arabe ou africaine.

Le texte dit qu'une flotte de dix navires a pris le large et que ces navires sont restés ensemble durant deux ans. C'est à ce moment qu'une tempête les a séparés et un de ces bateaux est allé à la dérive jusqu'à la côte brésilienne. Mais en quel endroit a-t-il été séparé des autres navires? Le texte ne le dit pas, mais le fait même qu'il a été poussé vers le Brésil prouve bien que la flotte avait déjà quitté la Mer Rouge quand la tempête la surprit. Après deux ans de navigation, compte tenu des habituelles interruptions durant la saison d'automne, cette flotte a dû se trouver quelque part aux alentours de la côte méridionale de l'Afrique. La tempête a dû la surprendre là et la pousser vers l'ouest sur l'Atlantique. Après l'accalmie, nos Phéniciens, coupés des autres et ne sachant pas exactement où ils étaient, ont dû se diriger vers l'ouest, direction qu'ils prirent toujours pour accoster sur la côte africaine, mais qui les amena maintenant sur la côte brésilienne. Le trajet a dû durer longtemps car ils parlent d'un « rivage lointain ».

Dr Gordon pense, s'il faut en croire le reporter de *Life*, qu'il s'agit d'une expédition qui avait pour but de faire le tour de l'Afrique, c'est-à-dire qui, partant d'Egyôn-Geber, rentrerait en Phénicie par Gibraltar et la Méditerranée. Mais cela nous semble improbable. D'après Hérodote, la première idée d'une circumnavigation de l'Afrique serait venue du pharaon Necho II (609-593) et ce roi aurait chargé des Phéniciens d'accomplir cet exploit. Le but aurait été de prouver que l'Afrique était entourée de mers.

Ce fait est probablement historique, mais il a dû être exceptionnel car Hérodote lui-même ne semble pas trop y croire. En tout cas, plus tard, Polybe et Poseidone n'y croient pas du tout. Cf. Cary-Warmington, *op. cit.*, p. 112. C'est dire donc que ce trajet n'a jamais été considéré comme étant une route commerciale habituelle ou ancienne.

Il nous semble donc que notre texte s'explique le mieux dans l'hypothèse d'un voyage commercial judéo-phénicien, fait au temps de Hiram le Grand et de Salomon et qui avait pour but de ramener au pays de l'encens ou de l'or et d'autres produits, non d'une de ces régions de la côte arabe

ou africaine de la Mer Rouge, mais d'une région située quelque part sur la côte méridionale de l'Afrique.

VI. LES IDÉES RELIGIEUSES.

Le dieu principal de ces Phéniciens était Ba'al. C'est une appellation générale pour le dieu principal d'une cité ou d'une région, mais il s'agit ici probablement de Hadad, le dieu de la tempête. Il était vénéré aussi en Israël. Salomon a dû être un de ses dévots (I Rois, 11, 4 et 33) et on sait que plus tard, Achaz lui avait construit un temple (I Rois, 18, 20).

Ils invoquent aussi leurs « dieux et déesses », sans spécifier les noms, mais ce qui frappe c'est qu'ils se servent d'un terme tout à fait spécial pour indiquer ces divinités: 'lywn et 'lywnt, termes dialectaux sans doute car un Phénicien de Sidon se servirait des mots 'lwm et 'lnt.

Le chef de l'expédition porte le nom de « Mat'aštart », « homme d'Aštart ». Cela semble bien indiquer que cette divinité appartenait aussi à leur panthéon. 'Aštart était la grande déesse de Sidon (cf. CIS, 3, 15, 18; Tabnit, 2) et elle fut également vénérée par Salomon.

Une fois débarquée sur le rivage brésilien, ils offrent un sacrifice d'encens à leurs divinités. Nous avons traduit le terme *bhr* par « sacrifice d'encens », cf. le commentaire. Nous nous écartons ici de l'interprétation du Dr Gordon qui traduit *bhr* par « jeune homme » et pense donc que nos Phéniciens ont offert un sacrifice humain. Mais vu le nombre restreint de survivants, et étant donné aussi qu'on se servait en principe d'un enfant très jeune pour ces sortes de sacrifices, il nous semble qu'un pareil sacrifice est bien exclu ici.

VII. TEXTE ET TRADUCTION.

1. *nḥn' bn kn'n mšdn mhqrt hmlk wšḥr ḥšlk*
2. *n' 'l 'y z rḥqt 'rṣ ḥrm wnšt bḥr l'lywnm*
3. *w'lywnt bšnt tš't w'srt lḥrm mlkn' 'br*
4. *wnhkk m'swn gbr bym šfwn ns' 'm 'nyt 'šrt*
5. *wnhyh bym yḥdw štm šnm sbb l'rṣ lḥm wnbdl*
6. *myd b'l wl' nh[hy] 't ḥbrn' hlm šnm 'sr*
7. *mtm wšlšt nšm b'y [r]h[q]()t 'š 'nky mt's[t]rt 'br*
8. *ḥblty' 'lywnm w'lywnt yḥnn'*

1. Nous (sommes) des fils de Canaan, de Sidon, de la ville du roi.
Et commerce nous a jetés
2. sur ce rivage lointain, une région de montagnes. Et nous avons offert un sacrifice d'encens aux dieux
3. et aux déesses, en l'an dix-neuf de Hiram, notre roi puissant.
4. Et nous sommes venus d'Écyôn-Geber, dans la Mer Sereine.
Nous étions partis avec dix bateaux,
5. et nous étions en mer ensemble (durant) deux ans autour de la terre de Ham, et nous fûmes séparés
6. par la main de Ba'al, et nous n'étions plus avec nos camarades.
Et nous sommes venus ici douze
7. hommes et trois femmes sur (ce) rivage lointain, dont moi Mat'aštart, le chef,
8. a pris possession. Que les dieux et les déesses nous soient propices!

VIII. COMMENTAIRE.

V. 1: *nḥn'*, *naḥna'* (?), « nous » nous semble être une forme dialectale. En phénicien on écrit *'nḥn*, cf. *Gramm.*, n° 142, tandis que l'hébreu classique a les deux formes *'nḥnw* et *nḥnw*, cf. Gesenius-Kautzsch, *Hebräische Grammatik*, éd. 22, Leipzig, 1878, p. 84, § 32, 2. Notre forme est assez proche de celle de l'araméen biblique: *'nḥn'*, cf. L. Kautzsch, *Grammatik des Biblisch-Aramäischen*, Leipzig, 1884, p. 41, mais comme on le verra, une influence araméenne semble bien exclue.

— *bn kn'n*, « fils de Canaan ». Dans la Bible, la Phénicie est indiquée par le nom *kn'n*, cf. Is. 23, 11. Dans Soph. 1, 11, l'expression '*m kn'n*, « peuple de Canaan » a pris le sens de « peuple de marchands ». Les Phéniciens s'appelèrent eux-mêmes des « Canaanéens », nom qu'ils ont maintenu même quand ils se sont établis ailleurs. Ainsi, selon St Augustin, les Phéniciens de Carthage se disaient encore être des Canaanéens. Cf. Harden, D.M., *The Phoenicians*, Londres, 1962, p. 22.

— *mšdn*, « de Sidon ». Le *m* est la préposition *mn*, cf. *Gramm.*, n° 303(a). Dans la Bible, Jos. 11, 8; 19, 28, cette ville est appelée « Sidon la Grande ». Voir Eiselen, I.C., *Sidon. A Study in Oriental History* (Columbia Univ. Or. Studies, IV), New-York, 1907. Cette ville est souvent mentionnée dans les

inscriptions, cf. *CIS*, 3, 16, Bostan ech-Cheikh 3, etc. Elle était divisée en plusieurs quartiers dont on connaît: 'rš ym, « terre de la mer » (l'île), šmm rmm, « hauts cieux » et 'rš ršfm, « terre de flammes », *RES*, 287, cf. *Gramm.*, n° 117 bis.

— *mhqrt hmlk*, « de la ville du roi ». La structure est un peu curieuse, on s'attendrait plutôt à *mqrt hmlk*, *miqqiryat hammilk*, donc avec syncope de l'article *h*, et cela non seulement à cause de la préposition inclitique, mais aussi du fait qu'on a ici un état construit. Cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 90, § 35, Anm. 2; § 120, 1; § 110, 2 et pour le phénicien, *Gramm.*, n° 181. Mais dans Jér. 25, 26 on trouve aussi *kl hmmlkt h'rš*, « tous les royaumes de la terre » et sur la stèle de Meša 11-12: *w'hrq 't kl h'm hqrt*, « et j'ai tué toute la population de la ville ».

Cette spécification nous apprend que nos Phéniciens sont des habitants de la ville de Sidon proprement dite. Le nom du roi n'est pas mentionné, mais on le citera plus loin, au v. 3.

— *wšhr*, « et commerce », cf. Is. 23, 3, 18. On rencontre ce mot également en phénicien avec le sens de « marchand » (*sôhêr*), cf. *RES*, 1229, 2 et fém. *RES*, 768. Pour la manière de faire du commerce voir C. Autran, *Phéniciens, essai de contribution à l'histoire antique de la Méditerranée*, Paris, 1920, p. 2.

— *hšlkn'*, « et nous a jetés », 3^e p. s. parf. *hiph.* avec suff. 1^{re} p. pl. du verbe *šlk*. En phénicien la préformante de la forme causative est *y* et non *h* comme c'est le cas ici, cf. *Gramm.*, n° 205. Le suff. *n'* correspond tout à fait à la terminaison du pron. indép. 1^{re} p. pl. *nħn'* comme *nw*, le suffixe 1^{re} p. pl. en hébreu, correspond à la terminaison du pronom indép. 1^{re} p. pl. Il en est de même en araméen: *'nħn'* - *n'*, forme donc qui s'accorde avec notre suff. Mais il ne peut y être question d'une influence araméenne étant donné qu'au verset 8 on a ' comme suffixe de la 3^e p. sing. fém. qu'on ne peut attribuer à une influence araméenne. Il s'agit donc ici de caractéristiques dialectales.

V. 2: 'l, « sur ». Voir aussi le verbe *šlk* avec cette préposition dans Ex. 15, 25.

— 'y z rḥqt, « ce rivage lointain ». La structure est insolite. On s'attendrait plutôt à 'y rḥqt z, l'adjectif suit directement le nom; cf. Brockelmann, *Hebräische Syntax*, 1956, p. 57, § 58. Pour le phénicien cf. *Gramm.*, n° 122 a. Voir p. ex. en hébr. *hdwr hr' hz'*, « cette génération perverse », Dt. 1, 35; en ph. 'l^m hqđšm 'l, « ces dieux saints », *CIS*, 3, 22; 'šr qđš 'z, « ce lieu saint », Pyrgi 1; cf. notre article « Quelques remarques concernant l'inscription phénicienne de Pyrgi », dans *Melto*, IV (1968), p. 96. Le z est ici le pronom démonstr. fém. comme en phén.; cf. *Gramm.*, n° 163, 1, alors qu'en hébreu la forme est z't quoiqu'on trouve aussi, mais rarement, les formes zh et zw; cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 88, § 34. Voir aussi en moabite, *hbmt z't*, « ce sanctuaire », Meša, 3.

— 'rš hrm, « région de montagnes » — « région montagneuse », cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 240, § 106 et pour le phénicien, *Gramm.*, n° 120, 2. Pour 'rš au sens de « région », cf. Kar. I, 9; *CIS*, 1, 10; 3, 19.

— wnšt, « et nous avons offert », litt. « nous avons posé », 1^{re} p. pl. impf. *qal* ou *hiph.* du verbe šyt. Pour cette dernière forme cf. Larnax, II, 7 et *Gramm.*, n° 260. Le w est ici le w consécutif à l'imparfait; cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 110, § 49, 2, fréquemment employé dans cette inscription; cf. *wnhlk* (v. 4), *wnhyh* (v. 5), *wnb'* (v. 6). On en trouve également un usage fréquent dans l'inscription sur la stèle de Moab. En phénicien l'emploi du w consécutif est rare. On n'en trouve que quelques exemples au parfait; cf. *Gramm.*, n° 294, 4.

— bhr. Le Dr Gordon traduit ce mot par « youth ». On rencontre, en effet, ce mot au sens de « jeune homme » en araméen (Yastrow et le pl. *bhrym* en hébr. au sens de « jeunesse, temps de jeunesse » dans Nomb. 11, 28. Si *bhr* a réellement cette signification, il s'ensuivrait que nos Phéniciens auraient offert un sacrifice humain. Mais comme nous l'avons déjà dit plus haut, on comprend difficilement qu'ils se soient décidés à un pareil sacrifice vu le nombre restreint de survivants: 12 hommes et 3 femmes. Nous soupçonnons donc que *bhr* doit avoir une autre signification. Puisqu'il s'agit d'un bateau de commerce, il est probable que l'encens faisait partie de leur chargement. Or justement, en arabe le mot *بحور* signifie « encens » et on connaît en accadien *baḥru* au sens de « cuvette à encens » (Bezold). Nous

préférons donc traduire *wšt bhr* par « et nous avons offert un sacrifice d'encens ».

— *'lywn w'lywnt*, « dieux et déesses », litt. le mot *'lywn* signifie « le plus haut », donc ici « les êtres supérieurs ». Cette manière de désigner les dieux et les déesses n'est pas phénicienne. Un Phénicien écrirait *'lwm w'lnt*. Elle n'est pas biblique non plus quoiqu'en araméen talmudique on se sert du mot *'lywnym* pour indiquer « les créatures célestes, les anges » (Yastrow).

Le mot *'lywnm* rappelle le dieu *'lywn* comme le mot *'lm* rappelle celui de *'l* (*'lhm*). *'Elyôn* était une vieille divinité canaanéenne citée dans Nomb. 24, 16; Dt. 32, 8; Is. 14, 14 et surtout Gen. 14, 18 ss. où l'on dit que Melchisédech, roi de Shalem, était prêtre d'Elyôn. Voir E. Dhorme, *L'évolution religieuse d'Israël*. I, *La religion des Hébreux nomades*, Bruxelles, 193, pp. 340 ss. Au 8^e siècle avant notre ère, il était encore vénéré à Sfiré (près d'Alep); cf. A. Dupont-Sommer, *Les inscriptions araméennes à Sfiré* (Stèles I et II), Paris, 1958, p. 34. Il est donc probable que nous soyons ici en présence d'un très vieux terme pour indiquer les divinités, terme qui a dû disparaître avec la disparition du dieu Elyôn pour faire place au terme *'lm*, *'lwm*.

— *bšnt tšt w'srt*, « en l'année dix-neuf ». La structure s'explique difficilement. En hébreu comme en phénicien, on écrirait le nombre en forme masculine. Il semble bien que le dialecte dans lequel est tracé notre inscription demande des formes féminines avec des noms féminins (voir aussi les versets 4, 5 et 7) et des formes masculines avec des noms masculins (voir versets 6-7). Le mot *šnt* correspond à la forme ugaritique.

— *lhrm mlkn' 'br*, « de Hiram, notre roi puissant ». Pour le *l* dans les datations cf. *Gramm.*, n° 119, 1. Comme on l'a vu plus haut, Hiram qui porte ici l'épithète « puissant », semble bien être le fameux Hiram qui a construit le temple de Jérusalem à la demande de Salomon. L'épithète ne s'explique pas autrement. C'est sous ce Hiram que le royaume de Tyr-Sidon était à son apogée et que sa flotte marchande avait déjà atteint les côtes de l'Espagne; cf. W.F. Albright, *L'archéologie de la Palestine*, Paris, 1955, pp. 134-135 et M. Cary-E.H. Warmington, *The Ancient Explorers*, Pelican Books, 1963, p. 28. *mlkn'*, « notre roi », *n'* suff. poss. 1^{re} p. pl., cf. v. 1 ce

même suff. au verbe. 'br correspond à l'hébreu 'abbîr, « puissant ». Le phén. se sert de préférence du mot 'dr; cf. Ma'ş. 6 et Kil. I, 5.

— *wnhkk*, « et nous sommes venus », 1^{re} p. pl. impf. *piel* du verbe *hkk*, forme régulière; cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 154, 8. Pour le phénicien cf. *Gramm.*, n° 229-230. Voir aussi en moabite *w'hkk*, « et je suis allé », Meša, 14-15.

— 'şwn gbr, « Eşyôn-Geber » (= Tell el Kheleifeh), port sur le rivage septentrional du Golfe d'Aqaba. A partir du 5^e siècle ce port porte le nom d'Elath. Ezyôn-Geber n'était pas seulement connu pour son port, mais aussi pour ses fameuses installations de fonte de cuivre découvertes par l'Expédition des American Schools of Oriental Research et du Smithsonian Institut, installations fouillées par Nelson Gluck; cf. Albright, *op. cit.*, p. 140.

— *ym şfwn*. Par ce nom est désigné sans aucun doute le Golfe d'Aqaba. Quelle en est la signification? On serait tenté de prendre le nom *şfwn* au sens hébreu et phénicien « nord » et donc traduire « mer du nord ». Mais on ne voit pas très bien comment les Phéniciens ou les Juifs aient pu donner un pareil nom à une mer qui se trouve au sud de leur pays. D'après Exode 10, 19 la Mer Rouge était désignée par le nom « Yam Sûf ». Notre *ym şfwn* en est donc bien distincte. Il est probable que le nom *ym şwf* est d'origine égyptienne, nom donc donné par les Égyptiens à cette mer et qui signifie « Mer des joncs », en égyptien *twfj* (cf. Albright, W.F., *The Vocalisation of the Egyptian Syllabic Orthography*, 1934, p. 65), ainsi, il n'est pas exclu que le nom *ym şfwn* ait été donné à cette mer par les Arabes riverains et ce nom signifierait alors « Mer sereine, limpide », en arabe صفوان, « serein, limpide ».

— *ns'*, *nissa'*, « nous sommes partis », 1^{re} p. pl. impf. *qal* du verbe *ns'*. Pour le phénicien cf. *Gramm.*, n° 211.

— 'm, « avec ». Cette préposition s'emploie toujours avec des mots qui expriment un travail en commun (Koehler).

— 'nyt 'şrt, « dix bateaux ». Nous avons déjà dit que nous sommes ici en présence d'une structure dialectale qui s'écarte de la structure générale des langues sémitiques. L'hébreu comme le phénicien donnerait plutôt la forme 'nyt 'şr; cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 224, §97 et pour le phén., *Gramm.*, n° 134.

V. 5: *wnhyh*, « et nous étions », 1^{re} p. pl. impf. avec *w* consécutif, du verbe *hyh*. Ce verbe au sens « être » est employé en hébreu comme en moabite, mais le phénicien se sert du verbe *kwn*.

— *yhdw*, « ensemble », forme hébraïque; cf. *aḥdh* en ugaritique.

— *štm šnm*, « deux ans »; cf. Brockelmann, *op. cit.*, p. 75, § 83, 6. La forme fém. du nombre deux *štm* n'est pas en usage en phénicien; cf. *Gramm.*, n° 124 ad 2; *šnm*, pl. de *šnt* (hébr. *šnh*) comme en hébreu et en ugaritique. Le phénicien se sert du mot *št*, « année » et a pour pluriel *šnt*; cf. Friedrich, *Gramm.*, n° 240, 14.

— *sbb*, « autour »; cf. Ex. 16, 13.

— *'rṣ lḥm*, « terre de Ham ». Il s'agit ici de l'Afrique et probablement de cette partie qui s'étend à partir de Somaliland jusqu'à la pointe sud de l'Afrique. Dans les Psaumes 98, 51; 105, 23, 27 et 106, 22 ce terme *ḥm* indique l'Égypte. Mais d'après la Table des Nations de Gen. 10, le pays de Ham semble se rapporter aussi bien à la côte africaine qu'au rivage arabe. Hérodote désigne l'Afrique par le terme Lybia; cf. Cary-Warlington, *op. cit.*, p. 111. Pour le *l* d'appartenance cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 257 et *Gramm.*, n° 119, 1.

— *wnbdl*, *wannibbādēl*, « et nous fûmes séparés », 1^{re} p. pl. impf. *niphāl* avec *w* consécutif du verbe *bdl*.

V. 6: *myd*, « par la main de ». On s'attendrait plutôt à *byd*; cf. Nomb. 10, 13 et en phén. *bd*; cf. *Gramm.*, 305 c.

— *b'l*, « Ba'al », le dieu. Le nom signifie « seigneur » et pouvait être appliqué à des différents dieux. Ainsi celui de Sidon s'appelle Ba'al Sidon, Ba'al Šemēm, celui de Tyr s'appelle Melqart, etc. Mais il s'agit ici sans doute du dieu de la tempête, Hadad, qui déjà très tôt se trouvait à la tête du panthéon canaanéen; cf. W.F. Albright, *Archaeology and the Religion of Israel*, Baltimore, 1946, p. 73.

— *wl'*, « et ne... pas », négation qu'on rencontre en hébreu; cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 320, § 152, mais qui est inconnue en phénicien; cf. *Gramm.*, n° 302, 4.

— *nh[hy]*, restitutions d'après le verset 5.

— 't, « avec », préposition.

— *hbrn'*, « nos compagnons ». Pour *n'*, pron. poss. 1^{re} p. pl., voir v. 3.

— *wnb'*, « et nous sommes venus », 1^{re} p. pl. impfr. *qal* ou *hiph.* avec *w* consécutif du verbe *bw'*.

— *hlm*, *halōm*, « ici »; cf. Ex. 3, 5 et arabe هه. En phénicien on en a une transcription latine dans Poenulus: *alum*, *alēm*; cf. *DISO* ad *hlm*.

— *šnm 'šr mtm*, « douze hommes ». Pour cette structure voir Dt. 1, 23, mais elle est rare en hébreu; cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 225, § 97. Pour *mt*, « homme », voir aussi l'ugaritique *mt* et l'accadéen *mutu*. Ce mot rentre aussi comme élément composant dans les noms propres; cf. verset 7. On remarque encore ici que le *š* protosémitique est rendu ici par *s* alors qu'il est rendu par *š* aux versets 3 et 4. On connaît ce procédé également en phénicien; cf. *Gramm.*, n° 4.

V. 7: *šlšt nšm*, « trois femmes »; cf. Gen. 7, 13, même structure, mais rare en hébreu comme nous venons de le dire pour *šnmn 'šr mtm* ci-dessus. *nšm* est le pl. hébr. de *'šh*. Le phénicien ne connaît que le pluriel *'št*; cf. Arslan Tash 18, mais en hébreu on trouve aussi une fois cette forme dans Ézéchiel 23, 44.

— *[r]h[q]()t*, restitution d'après le verset 2.

— *'nky*, « moi », pronom personnel indépendant 1^{re} p. sing., forme habituelle en hébreu, rare en phén. qui se sert habituellement de la forme *'nk*; cf. *Gramm.*, n° 142-143.

— *mt'š[t]rt*, « Mat'aštart », n. pr. signifiant « homme d'Aštart ». La correction nous semble s'imposer. Voir les mêmes compositions: *mtb'l*, Hofra 259; *mtrm*, Hofra 249 et le même nom *mt'štrt* dans *CIS*, 83, 2.

— *'br*, *'abbir*, « chef »; cf. I Sam. 21, 8.

V. 8: *hbly'*, « je l'ai pris en possession », 1^{re} p. sing. parf. *qal* avec suff. 3^e p. sing. fém. En hébreu le verbe *hbl* signifie « prendre en gage », mais le contexte demande ici le sens de « prendre en possession ». Le ' est le pronom suff. au verbe et se rapporte à 'y, « île », « rivage », nom féminin d'après le verset 2. La forme hébraïque étant *hā*, il s'agit sans doute

ici d'une forme dialectale. Cette forme est bien connue en punique mais on ne pourrait songer à une éventuelle influence punique; cf. *Gramm.*, 154. Pour la structure de la phrase avec pronom de renvoi cf. Brockelmann, *op. cit.*, p. 144, n° 148, structure rare en phénicien; cf. *Gramm.*, n° 175-176.

— 'lywmm w'lywnt, cf. versets 2-3.

— y'hnn', « qu'ils nous soient propices », 3^e p. pl. impf. *qal* avec suff. 1^{re} p. pl. du verbe *hnn*. Voir en phénicien *wthn'*, « et elle l'a gratifié », cf. *CIS*, 196, 5 et *hnn*, « ils les ont gratifiés », cf. *BiOR*, XXIII (1966), p. 14. Pour la phrase optative en hébr. exprimée par le simple imparfait cf. Gesenius-Kautzsch, *op. cit.*, p. 283 et en phén. *Gramm.*, n° 321.

ABRÉVIATIONS

- Bezold = M. Bezold, *Babylonisch-Assyrisches Glossar*, Heidelberg, 1926.
 BiOR = *Bibliotheca Orientalis*.
 CIS = *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, Pars I.
 DISO = Ch. F. Jean - J. Hoftijzer, *Dictionnaire des inscriptions de l'Ouest*, Leiden, 1965.
 Dt. = livre biblique du *Deutéronome*.
 Ex. = livre biblique de l'*Exode*.
 Gramm. = A. van den Branden, *Grammaire phénicienne*, Beyrouth, 1968.
 Gen. = livre biblique de la *Genèse*.
 hiph. = hiphil.
 impf. = imparfait.
 Is. = livre biblique d'*Isaïe*.
 Yastrow = M. Yastrow, *A Dictionary of the Targumim, the Talmud Babli and Yerushalmi, and the Midrashic Literature*, 2 vol., New-York, 1950.
 JEOL = *Jaarbericht Ex Oriente Lux*.
 Jos. = livre biblique de *Josué*.
 Koehler = L. Koehler-W. Baumgartner, *Lexicon in Veteris Testamenti Libros*, Leiden, 1953.
 Nomb. = livre biblique de *Nombres*.
 p. = personne.
 phén. = phénicien.

pl. = pluriel.

RES = *Répertoire d'Épigraphie sémitique.*

Rev. Bibl. = *Revue Biblique.*

Sam. = livre biblique de *Samuel.*

Soph. = livre biblique de *Sophonie.*

suff. = suffixe.

v. = verset.

ZDPV = *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins.*